

LE JOURNAL DES ENFANTS



PARAISSANT

le 1^{er} de chaque mois

12 FR. PAR AN

HISTOIRES
RECITS
CONTES
LEGENDES

MODES
GRAVURES
PATRONS
DESSINS

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE REDACTION
PARIS, 9, RUE VILLEDU-RICHELIEU

EXPLICATION DES PLANCHES ANNEXES

MODES

Les costumes de fillettes se font en étoffes de laine, telles que : mousseline de laine, shondas, armure et neigeuse floconnée bleu sur bleu, multicolore sur fond mousse, et autres sortes ; écharpe de foulard ; le large ruban écharpe est plus à la mode que jamais. On drape l'écharpe de mille façons : on la pose au-dessus du volant de la jupe et serrant le corps. Voici un modèle de bon goût exécuté en laine fantaisie couleur daim : — la jupe est garnie, au bas, d'un volant riche liséré de faille bordeaux. La polonaise, fermée devant par des boutons grelots d'argent et boutonniers, est drapée en arrière par un enlacement d'écharpe fixée d'un côté dans la couture ; une ceinture en gros grain avec boucle entoure la taille ; un triple col, liséré de faille comme tout le tour de la polonaise, tombe jusqu'à l'emmanchure.

GRAVURE COLORIÉE

N^{os} 1 et 5. Costume en toile garni de guipure, pour fillette ; devant avec double rangée de boutons et entre-deux en guipure ; dos avec un large pli au milieu et deux rangs de guipure. Une large écharpe pareille entoure et garnit la jupe, puis vient se nouer derrière par un nœud coulant ; volant plissé au bord de la guipure.

N^{os} 2 et 3. Costume de petite fille représenté devant et dos ; il est en mousseline de laine ou étoffe légère ; le devant et le dos sont bouillonnés en travers ; des grecques forment le boutonnage du devant ; des revers garnissent le haut du plastron et sont entourés d'un biais qui continue autour de la robe.

N^{os} 4 et 6. Costume de bébé, en cachemire ou faille blanche, garni de guipure et faille de couleur. Le dos, forme paletot, est terminé par un plissé et garni de petits revers au bas des coutures ; le devant, avec un plastron de faille rose ou bleue, boutonne au milieu ; une guipure borde ce plastron. La robe est entourée d'un biais en ce leur surmonté de draperies blanches et terminé par une guipure qui retombe sur le plissé du bas.

GRAVURE NOIRE (DERNIÈRE PAGE DU JOURNAL)

TABLIERS D'ENFANTS

N^o 1. Robe fourreau en mousseline de laine bleu pâle. — *Tablier* en toile bleu marine, plat, brodé au passé en coton bleu ciel à l'encolure, au bas, sur la manche et à la ceinture.

N^o 2. Robe en vigogne chamois. — *Tablier* en nansouk, plissé sur toute la hauteur devant, garni au bas d'un petit volant ruché ; encolure encadrée d'une bande brodée à l'anglaise, *idem* sur la manche et les poches.

N^o 3. Robe en popeline, plate devant, plissée derrière. — *Tablier* anglais en toile écrue, orné de bandes festonnées et brodées à pois, qui descendent sur les devants et tournent de côté, l'empiècement est encadré pareillement.

N^o 4. Dos de la seconde figurine. Le tablier est froncé du haut ; une ceinture, fixée dans la couture du dessous de bras, se noue derrière.

N^o 5. Robe plissée en toile rose. — *Tablier* à manches longues en toile écrue ou bleue orné d'une broderie de soutache sur le col, la ceinture

et les poches ; soutache courant au-dessus de l'ourlet ; manche longue à poignet brodé en soutache.

Les patrons de tous ces tabliers se trouvent sur la feuille des modèles imprimés.

FEUILLE DES PATRONS IMPRIMÉS

N^{os} 1 à 4. Robe soutachée pour petit enfant. Tout le devant est brodé en tablier et une guirlande court tout autour de la jupe au-dessus de l'ourlet. Le corsage est court et les épaules sont formées par la manche qui pose sur le bras : dans le haut on place une coulisse pour diminuer à volonté l'encolure, qui est décolletée à l'anglaise. Cette forme est adoptée pour les bébés qui commencent à être chaussés, mais peut très-bien se porter jusqu'à l'âge de deux à trois ans.

N^{os} 5 et 6. Bonnet de baptême composé avec du lacet-olives et de l'engrèlure. On bâtit d'abord le lacet-olives de façon à faire passer l'engrèlure droite par dessus. Le rond s'exécute de la même manière.

N^{os} 7 à 11. Divers dessins de broderie anglaise pour robes et vêtements d'enfants.

N^{os} 12 et 13. Modèle du tablier-princesse représenté sur la première figure de la gravure noire. Cette forme très-simple est une sorte de fourreau d'une seule pièce devant avec coutures cintrées sous les bras ; le haut est festonné et les manches formées avec un petit jockey festonné, ou bien il n'y a pas de manches et les emmanchures sont festonnées ; une petite ceinture droite boutonnée derrière resserre le tablier à la taille.

N^o 14. Patron du tablier en nansouk représenté sur les figures 2 et 4 de la gravure noire ; ce modèle a la même forme devant et derrière, seulement le dos est un peu plus montant ; le devant est plissé à plis plats, puis maintenu du haut dans un petit poignet recouvert de broderie ; le dos est froncé du haut au bord du même poignet. Des poches rondes entourées de broderie sont posées devant, et une ceinture prise sur les côtés dans la couture vient se nouer derrière. Mancheron brodé autour de l'emmanchure.

N^{os} 15 à 17. Tablier à pièce d'épaule ronde représenté sur la troisième figure de la gravure. Ce modèle, très-étroit, s'ajuste sous la pièce d'épaule sans former de plis, il se garnit de broderie ou de soutache. Les manches courtes peuvent se supprimer car la pièce d'épaule retombe sur le bras ; si on préfère mettre des manches il faut arrondir la pièce d'épaule.

N^{os} 18 à 21. Tablier à manches longues, représenté sur la quatrième figure de la gravure noire. Il est tout à fait fourreau sans plis ni fronces. Le cou est garni d'un petit col pareil ; poche devant et ceinture autour de la taille. La manche à coude est froncée à quatre ou cinq centimètres du bas de manière à former une petite garniture qui retombe sur la main, puis ajustée avec un poignet posé dessus en travers de la manche.

Les personnes qui désireraient recevoir d'autres patrons, en dehors de ceux publiés par le journal, auront à nous envoyer 1 fr. 50 c. en un mandat de poste, pour chaque modèle demandé.

JOURNAL DES ENFANTS

LE PETIT PANIER ROSE ⁽¹⁾

III

A la campagne, où les distractions sont rares, le moindre événement donne lieu à d'interminables commentaires. Aussi, quoique expulsés du département depuis huit jours, les Bohémiens étaient-ils, au village de Saint-Aubin, le sujet de toutes les conversations.

Disons ici, pour n'y plus revenir, que les frères de Fatma, arrêtés la nuit même du vol par une seconde escouade de gendarmes, furent conduits en prison. On trouva, moitié dans leurs poches, moitié dans des besaces qu'ils portaient sur le dos, l'argenterie dérobée au château de Noirliu, laquelle fut rendue à son légitime propriétaire. Quant à Fine-Mouche, innocente du vol, elle ne fut pas inquiétée, et nous la reverrons au dénouement de cette histoire.

Revenons au petit Henri qui fait, tout à la fois, le bonheur et le tourment de la famille Ploëven.

Le bonheur, parce qu'il est aimable et affectueux; le tourment, parce que Claudine ne laisse jamais échapper l'occasion de répéter à Yvon et à Clairette qu'ils n'ont pas le droit de garder un enfant enlevé à sa mère.

De là entre ces trois personnes, si tendrement unies, un fâcheux désaccord. Reproches d'un côté, larmes et bouderies de l'autre. Yvon aimait beaucoup sa grand'mère, mais il chérissait sa femme, et le chagrin de celle-ci lui causait autant de peine que le mécontentement de celle-là. Il

allait de l'une à l'autre, essayant de faire renaître la bonne harmonie.

— Voyons, mère, disait-il à la vieille femme, soyez indulgente pour Clairette; ne prenez pas tant souci des souffrances d'une étrangère. Bien sûr nous ne prétendons pas nous approprier le petit. Un de ces jours, j'irai à la ville consulter le juge de paix, car il est maintenant trop tard pour s'adresser au maire de Saint-Aubin. Il faudrait lui avouer que nous avons l'enfant depuis une semaine; ça nous attirerait des questions et peut-être aussi des réprimandes à n'en plus finir... Vous n'aimez donc point ce pauvre innocent, que vous parlez sans cesse de le renvoyer d'ici?

— Je l'aime de tout mon cœur, répondait l'honnête bretonne; mais j'aime aussi à pouvoir marcher la tête haute, et ma conscience me dit que nous manquons à tous les devoirs de la probité et de la charité. Ensuite, quelle inquiétude! Je tremble toujours de voir arriver ici la malheureuse que Madeleine a sauvée des gendarmes. Que ferions-nous si elle venait réclamer cet enfant? Pour rien au monde, je ne voudrais le lui rendre; tout prouve que le cher mignon a été volé à de braves gens.

De sa mère, faible et presque soumise à vouloir ce qu'on voulait, Yvon passait à sa femme, la suppliait d'être raisonnable, de réfléchir, de comprendre qu'il était impossible d'adopter le petit garçon sans avoir essayé, au préalable, de le rendre à sa famille.

En écoutant les sages paroles de son mari, Clairette paraissait mal à l'aise; tantôt elle devenait rouge comme une cerise, tantôt une pâleur mortelle se répandait sur sa figure.

Ah! si Claudine et Yvon avaient pu se

(1) Reproduction interdite.

douter que la jeune paysanne n'aurait eu qu'un mot à dire pour faire retrouver le pauvre abandonné!

Elle avait lu l'annonce du journal; voici comment :

Quand les gaufres, envoyées par Madeleine, eurent été mangées, on goûta à la liqueur. Bébé s'empara du journal qui entourait la bouteille, et demanda à Clairette de lui confectionner un bonnet de police, pareil à celui que portent les soldats.

Pendant trois ou quatre jours, le bonnet servit de coiffure au petit garçon, après quoi, un matin qu'il se trouvait seul avec Clairette, il voulut donner une autre forme à la feuille de papier. Il la déplia, l'étendit sur la table, et, voyant les grosses lettres de l'entête, il posa un doigt dessus, en disant :

— Je connais cette lettre-là, c'est un O, et encore celle-là, c'est un A.

Ravie de ce savoir précoce, la jeune paysanne s'amusa à chercher avec l'enfant, dans tous les coins du journal, les deux lettres dont il savait le nom.

Au milieu de ce jeu, l'annonce tomba sous les yeux de Clairette; elle la parcourut d'abord sans en saisir le sens, et, quand la vérité se fit jour, une sueur froide lui perla au front.

La première pensée, celle que lui inspira le bon Dieu, fut de communiquer à Claudine et à Yvon la découverte qu'elle venait de faire. Puis, elle entrevit toutes les conséquences de cette révélation. C'était, pour elle, la perte de Bébé, le renoncement à cette tendresse maternelle qui lui tenait déjà si fortement au cœur. Le sacrifice lui sembla trop cruel, trop prompt. Elle voulait attendre, se préparer à la séparation, si la séparation était inévitable. Depuis que le petit garçon était à la ferme, elle se trouvait si heureuse!... Il y avait apporté la vie, le mouvement, la gaieté. Ce

cher ange parti, tout s'en irait avec lui! Eh bien! non, il ne partirait pas! Tant pis pour sa mère si elle l'avait perdu! c'était sa faute, elle aurait dû veiller sur son enfant, ne point le confier à une servante... Comment pourrait-on jamais découvrir que, de Paris, il avait été transporté au fond de la Bretagne, dans une ferme complètement isolée?

— Tout dépend de moi, se disait encore Clairette, si je me tais, personne ne saura rien; grand'mère finira par s'attacher à notre Henri, elle s'habitue si bien à sa présence qu'elle ne voudra plus s'en séparer.

Il ne faudrait pas croire, parce que Clairette préméditait une mauvaise action, qu'elle fût une méchante femme. Elle possédait, au contraire, les plus précieuses qualités du cœur, mais, pour le moment, tout entière à l'affection que lui inspirait Henri, elle ne voyait rien au delà.

Toutefois, elle sentait fort bien que sa conduite était indigne; elle en rougissait, elle en souffrait, et, dans son naïf et cruel égoïsme, elle se cherchait des excuses, se disant que la mère d'Henri avait deux autres enfants, et qu'avec ceux-là elle se consolait de la perte du troisième. Peut-être le dernier venu était-il le moins aimé, et, dans l'espoir de provoquer chez le petit garçon une réponse qui justifiait l'étrange opinion qu'elle se faisait des sentiments d'une mère, elle lui demanda :

— Tu as un frère et une sœur, n'est-ce pas, chéri?

— Oui : Liline et Dodo.

— Quel est celui de vous trois que ta maman aime le mieux?

— Celui qui a du bobo.

— Comment, celui qui a du bobo?

— Oui, il couche dans la chambre de maman; il reste sur ses genoux et maman

l'embrasse tout le temps. Dis donc, Clairette, Fine-Mouche va-t-elle bientôt venir pour me reconduire à la maison ?

— Bientôt, mon petit ange... Tu préférerais aller chez ta maman que de rester ici ?

L'enfant baissa les yeux et, d'une voix timide, il balbutia :

— J'aimerais bien à aller voir maman.

— Elle habite une belle maison, n'est-il pas vrai ? ajouta Clairette, jugeant, d'après les vingt-cinq mille francs offerts en récompense à la personne qui ferait retrouver Henri, que sa famille devait être fort riche.

— Oui. Une maison où il y a tout plein de chambres... celle de grand'papa, celle de papa, celle de maman, de Liline, de Dodo, et beaucoup *des* autres plus grandes, avec des chaises d'or. C'est pour les messieurs et les dames qui viennent danser. Tu verras, Clairette, comme il y a partout *des* belles affaires. Je te montrerai mon petit fauteuil et mes joujoux, si Dodo ne les a pas cassés.

Cette description enfantine d'un intérieur qui devait être somptueux avait attristé Clairette. Oh ! c'était mal, bien mal ! — elle se le disait tout bas — de priver ce pauvre mignon des douceurs du luxe, de le condamner à une existence relativement misérable.

Si le petit garçon s'était plaint, s'il s'était trouvé malheureux, bien certainement Clairette n'eût pas hésité à le rendre à ses parents. Mais il ne se plaignait pas, il semblait même se plaire beaucoup à la ferme. Du reste, tout le monde cherchait à lui en rendre le séjour agréable, Clairette le gâtait à plaisir, Yvon lui créait chaque jour des distractions nouvelles, Claudine le comblait de soins et de caresses.

La nourriture, quoique simple, ne laissait rien à désirer. La jeune paysanne,

nous l'avons dit, savait faire un peu de cuisine, et la basse-cour fournissait largement à tous les besoins de la table. Les friandises ne manquaient pas non plus : crêpes, gâteaux, crèmes, sans compter les fraises déjà abondantes dans le bois, sans compter les cerises et les groseilles qui commençaient à mûrir. Ajoutons que, par droit de faiblesse, le bambin avait pris sur son entourage une autorité sans conteste. Il n'obéissait pas, il commandait, et les animaux eux-mêmes se pliaient aux fantaisies de ce petit despote. Furet, docile et soumis, supportait, sans la moindre révolte, les caprices de son nouveau maître. Voulait-il jouer ? — Jouons, répondait des yeux la complaisante bête, et c'étaient des courses folles à travers le jardin, des gambades dans la cour. — Dormons, disait Henri. — Je veux bien, répliquait Furet, et tous deux, bras et pattes enlacés, faisaient un somme sous les arbres.

Lolotte la gourmande, Lolotte la voleuse, devenait une chatte modèle. Henri ne tolérât pas les promenades sur la table, autour des jattes de lait ; il ne permettait pas non plus à mademoiselle Lolotte de toucher aux nids de chardonnerets et de rouges-gorges. Si bien que, chassée d'ici, chassée de là, Lolotte finit par comprendre qu'il fallait respecter le déjeuner de ses maîtres et laisser vivre les petits oiseaux.

La vache, indifférente par nature, acceptait cependant, avec bonne grâce, les poignées d'herbe fraîche que lui apportait Henri. Quant aux chèvres elles étaient de meilleure composition ; elles venaient manger dans la main du petit garçon ; elles consentaient même à lui servir de bêtes de somme en transportant, d'un coin de la cour à l'autre, de légers fardeaux. Le plus aimable de tous — en exceptant Furet auquel il ne manquait que la parole pour être parfait — était monsieur Baptiste.

L'âne avait pris son jeune maître en grande amitié et le lui prouvait à sa manière. Tantôt il venait au-devant de ses caresses avec l'empressement un peu lourd d'un bon gros chien de Terre-Neuve. Tantôt, afin d'attirer son attention, il faisait mine de s'échapper dans la lande pour revenir, à toutes jambes, au premier appel. Tantôt, planté à son observatoire, il lançait un braiment sonore, ce qui signifiait : « Je suis là, je t'attends, viens, nous irons nous promener ; » et si l'enfant grimpait sur le dos de Baptiste, celui-ci relevait fièrement la tête et, mesurant son pas à l'inexpérience de son cavalier, marchait avec une prudente lenteur. Baptiste était le préféré d'Henri, et pour lui — toujours en exceptant Furet — il eut donné la basse-cour tout entière.

Dès le lendemain de son arrivée à la ferme, le petit garçon avait montré qu'il appartenait à une famille ayant des sentiments religieux. Au moment de se mettre au lit, et comme Claudine lui formulait une croix sur le front, le marmot s'écria : « Je sais dire ma prière. »

Alors, d'une voix presque grave, à genoux sur le giron de la vieille femme, il récitait, sans se tromper d'un mot, l'oraison dominicale.

La vieille Bretonne fut émue jusqu'aux larmes ; à dater de ce jour elle ne manqua jamais de faire répéter à l'enfant cette touchante prière ; il dut même y ajouter ces paroles : « Mon Dieu, je vous prie de me rendre papa et maman. »

Autant la grand'mère s'efforçait de maintenir dans la mémoire du bambin le souvenir de ses parents, autant Clairette cherchait à l'en effacer ; mais si jeune que fût Henri, il était de ceux qui n'oublient pas. Il y avait dans cette petite âme une force d'espérance que rien n'aurait pu détruire. Il attendait avec une patiente douceur le

moment de revoir sa mère, et la légèreté naturelle à son âge lui faisait accepter comme bonnes toutes les raisons qu'on lui donnait pour le garder à la ferme.

Un beau matin, Madeleine, mécontente de n'avoir pas encore reçu la pièce de gibier promise par Yvon, vint relancer le jeune homme jusqu'à l'*Épine-Blanche*.

En voyant la cariole de l'aubergiste entrer dans la cour, Clairette et sa mère échangèrent un regard de détresse. Comment cacher Henri, et, si on ne le cachait pas, de quelle manière expliquer sa présence ?... Dire que c'était un parent, il n'y fallait pas songer ; Madeleine connaissait tous les Ploëven, et le mensonge sauterait aux yeux.

— Disons la vérité, décida Claudine.

La vérité fut dite. Elle souleva force exclamations, provoqua des étonnements et finalement, à la grande joie de Clairette, amena le conseil d'élever le marmot et d'en faire un bon chrétien.

En dépit de sa grand'mère qui n'osa cependant la démentir, Clairette avait laissé entendre que le petit garçon était le fils de la bohémienne secourue par Madeleine. Cette assertion changeait la face des choses ; il ne s'agissait plus d'un enfant volé, mais d'un enfant abandonné par sa mère elle-même.

— Allez, chères bonnes âmes, disait l'aubergiste, ce serait péché que de le rendre à une pareille malheureuse. D'ailleurs, elle n'y tient guère puisqu'elle s'en est débarrassée à votre profit. Pour ce qui est de craindre qu'elle vienne tôt ou tard le réclamer, vous pouvez dormir sur vos deux oreilles. Plus jamais on n'entendra parler dans nos environs de la vilaine race des Bohémiens, et la petite noirette a trop à craindre de la justice pour se hasarder à revenir par ici. Après tout, ce garçon n'est peut-être pas à elle... Le maître d'école,



qui en sait long, dit que, dans ce monde-là, les mères changent d'enfants et se soucient des uns autant que des autres, c'est-à-dire pas du tout... Faites-le venir un peu ici, que je l'embrasse, ce chérubin.

Appelé par Clairette, Henri qui jouait avec les chèvres s'empessa d'accourir.

— Est-il joli ! est-il d'une belle venue ! s'écria Madeleine en prenant Bébé sur ses genoux. On dirait un enfant de noble... Vous a-t-il une peau blanche, des traits fins ! et quel habillement de riche !... Il ne faudrait point lui laisser abîmer ce costume. Du velours de première qualité, du vrai et du solide... Si tu le veux, Clairette, je t'enverrai quelques nippes de Pierrot ; les deux garçonnets sont de même taille ; ça ira on ne peut mieux.

— Envoyez-nous aussi Pierrot, répondit Clairette, et elle ajouta étourdiment, cela fera plaisir à Henri d'avoir un camarade.

— Henri ? répéta Claudine d'un air interrogatif.

— C'est le nom que j'ai donné à Bébé, répliqua en rougissant la jeune paysanne.

— Papa m'appelle comme ça, ajouta l'enfant soudainement frappé par ce souvenir.

— Va jouer, mon ange, dit Clairette de plus en plus troublée.

Certes, Claudine ne pouvait avoir aucun soupçon de la vérité, néanmoins elle eut le pressentiment que sa fille lui cachait quelque chose.

— Il est fort singulier, fit-elle observer, que tu aies justement choisi le nom qui appartient à ce petit.

Un fameux nom, ma foi ! constata Madeleine ; c'est celui du dernier garçon de la comtesse de Kerjean. Je sais cela parce que le parrain du mioche, un gentilhomme du bon vieux temps, pas plus fier que vous et moi, m'a donné des dragées à l'é-

poque du baptême... Allons, voilà qui est entendu ; je vous enverrai mon Pierrot. Ce me sera un crève-cœur d'en être privée pendant une semaine ou deux ; mais quand on aime les gens, il faut savoir se sacrifier à leur bonheur.

— Ce que vous dites là est vrai, Madeleine, reprit la grand-mère en lançant à Clairette un regard significatif ; il n'y a que les égoïstes qui pensent à eux avant de songer aux autres.

— J'espère que votre gars n'est pas de ceux-là, riposta gaiement Madeleine, et qu'il n'a point mis en oubli sa bonne promesse de me procurer un coq ou une poule faisane. La servante de M. le curé a déjà préparé sa broche.

Le gibier promis une seconde fois, l'aubergiste fit provision de poulets, de canards, d'oies, de pigeons, et remonta dans sa carriole après avoir donné à Henri, pour le consoler du départ de tant de jolies bêtes, une belle pièce de quatre sous.

Dès le lendemain, Yvon se trouva en mesure de contenter sa vieille amie. Il lui porta un faisan et revint à la ferme avec monsieur Pierrot.

Les deux gamins s'entendirent à merveille en ce sens que, le petit paysan, si rustre et si diable qu'il fût, subit l'ascendant de son compagnon, et, à l'exemple général, se conforma à toutes ses volontés.

Seulement, et cela faillit amener entre les deux amis une brouille mortelle, ayant reconnu sur Henri un pantalon et une jaquette à lui appartenant, et qui étaient ses ornements du dimanche, Pierrot resta d'abord stupéfait, puis, avec la rage d'un petit lion, il se jeta sur Bébé et voulut reprendre son bien.

Henri avait repoussé l'attaque sans trop en saisir le motif ; lorsqu'il l'eut compris, il manifesta son indignation de la manière la plus inattendue. Il ôta la jaquette, le

pantalon, lança le tout à la tête de Pierrot, et, demi-nu, courut vers la maison, les yeux secs mais le visage pourpre et presque sans haleine, tant son petit cœur battait à coups pressés.

— Grand Dieu ! qu'est-il arrivé ? s'écria Clairette en recevant dans ses bras son enfant chéri.

Il raconta l'aventure, ajoutant d'un ton fier qu'il ne voulait plus porter les habits de Pierrot.

— Non, tu ne les porteras plus, je t'en ferai de plus beaux, disait la jeune femme en remettant à Henri son costume de velours. Pierrot est un vilain, je veux qu'il te demande pardon de sa méchanceté, sans quoi Yvon le reconduira chez sa mère.

Pierrot refusa obstinément de se soumettre à cette humiliation, et Clairette, emportée par un mouvement de colère, lui appliqua sur la joue une légère tape. Le gamin ne souffla mot, il s'élança hors de la chambre, et bravement, comme un petit homme courageux et résolu, il reprit le chemin du village. Il était déjà loin lorsqu'on s'aperçut de son départ ; Clairette courut à sa poursuite, coupa à travers champs et le ramena à la métairie, non sans avoir reçu, en plein visage, une volée de coups de poing.

Cet incident, futile en apparence, était pourtant de nature à faire naître une querelle avec Madeleine. La bonne femme adorait son Pierrot, elle avait la tête près du bonnet, et la discrétion n'était pas sa principale vertu. Un seul mot sur le soufflet donné par Clairette, et l'histoire d'Henri faisait le tour du département.

La jeune paysanne comprit ce danger ; elle essaya de calmer le petit rebelle ; ce ne fut pas facile. Il pleurait, il trépignait, criant qu'on l'avait battu, qu'il s'ensauverait de la ferme pour aller le dire à sa grand'

mère. Pendant huit jours, il fallut surveiller le petit drôle qui, tout en se laissant bourrer de friandises, menaçait de s'enfuir et tentait à chaque instant de mettre ce projet à exécution.

Une première faute en provoque toujours une seconde. Ainsi, pour obliger la vieille femme à garder le secret qu'elle avait surpris, il fallait non-seulement — ce qui était peu de chose — supporter les caprices de son bien-aimé, mais encore — ce qui était plus grave — lui fournir tout le gibier qu'il lui plaisait de demander, et la fine matoise ne se faisait aucun scrupule d'abuser de la situation.

Le métayer se donnait beaucoup de mal pour contenter Madeleine, et, à l'ennui de cette nouvelle corvée se joignait le remords de manquer à ses devoirs en dépassant les limites du droit de chasse si généreusement concédées par le comte de Kerjean.

Jusqu'à ce jour, sous le prétexte que Henri devait incessamment quitter la ferme, Claudine n'avait pas permis à sa petite-fille de lui acheter des vêtements ; mais l'escapade de Pierrot ayant rendu cette dépense nécessaire, elle n'osa s'y opposer.

— Les vieilles gens n'ont plus qu'à se soumettre, dit-elle avec amertume, lorsqu'elle vit Henri habillé en paysan ; il me semble que le pauvre agneau perd sa mère une seconde fois.

Néanmoins, un dernier espoir restait à Claudine. Les fêtes de Guingamp, qui ont lieu chaque année le premier dimanche de juillet, étaient proches ; elles attiraient de tous les coins de la Bretagne une foule immense. Des villages entiers — nous l'avons déjà dit — se rendaient au Pardon avec le curé de leur paroisse. Il pouvait donc arriver, si la mère d'Henri était bretonne, qu'elle vint mettre ses douleurs aux pieds de la sainte Vierge et implorer son appui. D'un autre côté, Clairette et son mari ne

manquaient jamais d'aller à Guingamp ; c'était d'usage, de tradition ; déjà même Clairette parlait de ce voyage qui était, pour ainsi dire , l'unique distraction de sa vie.

Conseiller à la jeune femme d'emmener Henri eût été maladroit ; aussi Claudine se garda-t-elle bien de le faire. Seulement, elle annonça que, se sentant bien portante, elle accompagnerait ses enfants. Il allait de soi, du moment où la maison restait vide, que Henri serait de la fête.

Clairette accepta d'autant plus volontiers cet arrangement qu'elle croyait être sûre de n'avoir rien à craindre. Les parents du petit garçon résidant à Paris — ce qui était pour elle quelque chose comme le bout du monde — toute fâcheuse rencontre lui semblait impossible. Ensuite, étrangers, pèlerins, curieux, ne se composaient guère que des voyageurs de passage et des habitants des villes environnantes. De plus, la jeune paysanne était certaine que Henri n'avait jamais vécu en Bretagne ; un enfant du pays connaît toujours un peu le patois local, et Bébé n'en savait pas un seul mot.

En faisant les préparatifs du départ, Claudine dit à sa fille :

— Tu devrais offrir un présent à Madame Marie de Bon-Secours, pour la remercier de nous avoir permis de faire un peu de bien en recueillant ce cher petit Henri.

— C'est une bonne pensée, grand'mère, répondit Clairette. Justement, il y a dans le jardin des roses magnifiques ; j'en cueillerai un bouquet.

— Et voilà une corbeille pour mettre les fleurs, ajouta la vieille femme en tirant d'une armoire le panier rose qui appartenait au petit garçon. Ne faut-il pas que Bébé témoigne aussi sa gratitude à la bonne Vierge ?

— Comment, grand'mère, vous voulez ?

mais ce panier pourrait être reconnu.

— Je souhaite qu'il le soit, reprit l'aïeule d'un ton ferme ; et, si tu aimes réellement Henri, tu dois le souhaiter autant que moi.

Clairette avait grande envie de résister à la volonté de sa mère, mais c'était impossible. Pouvait-elle empêcher Claudine d'emporter le panier, de le suspendre en *ex voto* dans la chapelle de la Vierge.

Les *ex voto* sont une des originalités de ces fêtes religieuses : hommages naïfs auxquels les pèlerins attachent leurs espérances les plus chères. Dans toutes les églises qui avoisinent les bords de la mer, on voit, autour de la madone vénérée, une multitude d'objets qui lui ont été offerts par les fidèles de tout rang et de tout âge, mais principalement par les marins. Ce sont des vaisseaux en miniature, des couronnes de fleurs artificielles, des colliers de coquillages et de verroterie, des croix en bois d'ébène curieusement sculptées, des tableaux grossièrement peints, représentant ici une barque chargée d'hommes sauvés d'un naufrage, là un enfant échappé par miracle aux flammes d'un incendie : mille riens de ce genre qui n'ont d'autre valeur que le sentiment de reconnaissance dont ils représentent la touchante expression.

En revoyant son panier, Henri avait réclamé le sou, la pomme et les autres richesses qu'il devait contenir, c'est-à-dire le bouquet de fleurs des champs et la galette de blé noir.

Le sou et la pomme étaient intacts, mais le bouquet et la galette ne valaient plus rien.

— Je veux bien donner mon panier au bon Dieu, dit le bambin, mais je voudrais garder le sou pour Fine-Mouche.

— Tu penses donc encore à cette vilaine Fine-Mouche ? demanda Clairette avec jalousie.

— D'abord, elle n'est pas vilaine du

tout, riposta l'enfant, puis, je l'aimais bien; elle était bonne comme toi, Clairette, et je t'aime bien aussi, va, ajouta-t-il en se jetant au cou de la jeune femme.

La douceur et l'amabilité d'Henri avaient à la longue triomphé de la rancune de monsieur Pierrot, et les deux enfants étaient devenus les meilleurs amis du monde.

Pour plaire à Madeleine, qui s'était chargée de faire garder la métairie pendant l'absence des maîtres, on emmenait Pierrot à Guingamp. Les marmots, vêtus de la même façon, avaient presque un air de famille. On pouvait donc laisser croire aux paysans des environs que Henri et Pierrot étaient frères. Le costume breton allait on ne peut mieux au petit Parisien, et lui-même se trouvait très-élégamment habillé. La veste ronde, le gilet couvert d'une quadruple rangée de boutons d'argent, la ceinture bleue, entourant la taille, le pantalon court, le chapeau rond, coquettement orné par Clairette d'une plume de faisan noir, rouge et or, donnaient à l'enfant une physionomie des plus charmantes. Ajoutons que, depuis deux mois, ses cheveux avaient poussé, et que, suivant la mode du pays, il les portait en boucles le long du visage et sur les épaules.

Les pèlerinages doivent se faire à pied. Aussi, bien que Madeleine eût offert sa carriole, les Ploëven partirent de la ferme sans autre aide, pour adoucir la fatigue du chemin, que le brave Baptiste. L'âne devait servir de monture aux enfants; ils furent assis celui-ci d'un côté, celui-là de l'autre, dans des espèces de hottes suspendues au bât de Baptiste.

Entre les deux marmots, et placé sur le dos de l'âne, un sac rempli de provisions de bouche, de vêtements chauds; et au-dessus de ce sac, solidement attaché par des sangles, le petit panier rose orné de sa gerbe de fleurs.

Tout le long de la route, on rencontra des files de pèlerins; les uns allant pieds nus, pour ménager leurs chaussures qu'ils portaient au bout d'un bâton; les autres chargés de paquets, de gourdes, et de petits enfants qu'ils voulaient faire bénir par Notre-Dame de Bon-Secours. Des malades en charrette suivaient de loin; et, dans cette foule qui couvrait les champs, qui remplissait les sentiers, qui descendait des montagnes de Bré, de Bourbriac, pas un murmure. Le plus profond silence régnait partout. De temps en temps, seulement, une voix s'élevait récitant une prière; alors un frémissement semblait agiter la colonne tout entière qui répondait : « Priez pour nous ! Priez pour nous ! »

Quelquefois, une voiture bourgeoise apparaissait au bas de la côte. Les pèlerins se rangeaient de côté; la voiture glissait au milieu de la procession; celle-ci se reformait, et le cri de « Priez pour nous ! » répété de proche en proche, montait jusqu'à la colline pour redescendre au fond de la plaine.

Au passage de la première voiture, Henri s'était écrié :

— Voilà maman !

Puis il s'était mis à pleurer, et Clairette avait eu toutes les peines du monde à lui faire comprendre que sa maman n'était pas dans la voiture.

Au coucher du soleil, le voyage toucha à son terme. Dès qu'on aperçut, des hauteurs, la flèche élancée de l'église, les pèlerins firent halte. Les femmes se signèrent pieusement; les hommes ôtèrent leurs chapeaux, et chacun se prépara à reprendre des forces pour arriver à la ville frais et dispos.

Les Ploëven, un peu isolés de la foule, s'étaient mis sur la lisière d'un bois. Claudine avait ouvert le sac aux provisions et dressé sur l'herbe un souper champêtre.

L'âne, débarrassé de son bât, se laissait caresser par les enfants qui, avant de penser à eux, voulurent donner la provende à celui qu'ils appelaient un « petit cheval. » Furet, dont la conduite avait été exemplaire — il n'avait ni aboyé contre les pèlerins, ni quitté ses maîtres un seul instant — reçut, avant tout le monde, sa bonne part du repas.

On mangea gaiement, et les marmots se mirent à jouer.

Bientôt passa une autre voiture, et dans celle-là Clairette et sa mère purent apercevoir une jeune femme blonde et pâle qui, la tête à la portière, paraissait regarder avec intérêt, non-seulement les pèlerins pittoresquement groupés sur le talus de la route, mais encore Henri et Pierrot en train de se poursuivre sous les arbres. L'étrangère était si jolie que Clairette en fit la remarque.

— Il me semble, dit-elle après réflexion, que j'ai déjà vu cette dame quelque part.

— Comment, tu ne la reconnais pas ? reprit Yvon en ôtant vivement son chapeau, c'est la comtesse de Kerjean.

La comtesse répondit par un sourire au salut de son tenancier, et continua à suivre du regard le jeu des deux enfants.

A ce moment, Henri se tourna vers la voiture. A ce moment aussi les chevaux, un instant gênés dans leur marche, prirent une allure plus rapide, mais l'enfant avait entrevu comme une sorte de vision qui lui rappela un visage chéri.

— Maman ! maman ! cria-t-il en s'élançant hors du bois.

L'équipage était déjà loin.

— Pauvre enfant ! dit Claudine le cœur serré ; il voit sa mère partout. Espérons que Notre-Dame de Bon-Secours aura pitié de lui !...

VICTOR PERCEVAL

(La suite au prochain numéro.)

LE MÉDECIN DE JEANNE

(Suite)

Le temps continuait d'être fort beau. Jeanne, que la naïveté de sa nouvelle compagne divertissait de plus en plus, l'emmena aussitôt pour exécuter le fameux jardin dont il avait été question la veille.

Mais, au moment où les deux fillettes se disposaient à mettre la main à ce grand ouvrage, plusieurs cris aussi désagréables que retentissants se firent entendre.

Clémence regarda Jeanne d'un air consterné.

— N'ayez pas peur, lui dit-elle, ce sont les paons qui ont été effarouchés par quelque chose.

— Les paons ! répéta Clémence avec surprise.

— Vous ne les connaissez pas ?

— Non, bien sûr, répondit Clémence.

— Eh bien, allons les voir ensemble.

— Je veux bien, répondit la paysanne.

Et toutes deux s'élancèrent vers le fond de la propriété où se trouvait une immense volière, à laquelle attenait une vaste basse-cour, couverte par un grillage de fer.

Cette basse-cour était destinée aux grands oiseaux. On y voyait des paons, des faisans dorés, des pintades.

La volière était peuplée de petites peruches vertes, de gros perroquets de toutes les couleurs, et d'un grand nombre d'oiseaux rares achetés au Jardin d'acclimatation.

De vieux troncs d'arbres évidés étaient scellés dans les différentes parties de la volière, pour servir de perchoirs et de maisons d'habitation à ces brillants pensionnaires.

Clémence, bien qu'elle fût venue visiter

souvent son oncle, n'avait pas encore pénétré dans cette partie réservée du jardin.

Elle fut saisie d'admiration à cette vue.

— Les beaux oiseaux ! s'écria-t-elle en frappant à différentes reprises ses mains l'une contre l'autre.

Puis elle ajouta avec naïveté :

— Ce sont des oiseaux qui doivent être très-riches ; n'est-ce pas, mademoiselle ?

— Riche ! répliqua Jeanne que cette réflexion fit beaucoup rire, pourquoi ?

— Parce qu'on ne les mange pas.

— Oh ! non ! jamais ! répondit Jeanne.

— C'est pas comme les allouettes et les pierrots, dont on fait des fricassées.

— Pas du tout.

— Et ces grands poulets-là ? reprit-elle en désignant les paons.

— On ne les mange pas davantage, répondit Jeanne.

— Alors on les a pour les regarder seulement.

— Pas pour autre chose.

— Et, quand ils ont des œufs, est-ce qu'on en fait des omelettes ?

— Oh ! mais non, on les fait couver pour avoir des oiseaux pareils, répondit Jeanne qui ne put garder son sérieux.

— Alors, cela ne rapporte jamais rien ?

— Non, c'est comme les fleurs, fit observer Jeanne.

— Mais les fleurs, ça sent bon ! et cependant papa n'en veut pas ; il dit que ça mange la terre pour rien.

De la volière et de la basse-cour, on passa dans la serre remplie de plantes rares.

L'étonnement de la petite paysanne ne fut pas moindre, en y pénétrant.

Il y avait là une belle collection de caladias à feuilles bicolores, des azalées, des corréas à longues fleurs, des camélias du Japon, des oxalides, des fuchsias grêles,

et un nombre infini de plantes grasses à formes bizarres, fantastiques.

— Les drôles de fleurs ! fit observer Clémence, je n'ai point encore vu leurs pareilles dans les champs.

— Et vous ne les y verrez jamais, répondit Jeanne, car elles ne seraient pas longtemps à y mourir.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faut qu'on leur donne de l'air en été et de la chaleur en hiver.

— Tiens, c'est comme pour le monde.

— Tout à fait comme pour le monde, répondit Jeanne.

— Je crois, moi, qu'on en pourrait faire de la salade si on le voulait, fit observer Clémence, qui s'intéressait surtout à ce qui se mangeait.

Les deux enfants retournèrent à la maison.

Jeanne venait de concevoir l'idée de perfectionner la toilette de Clémence qu'elle ne trouvait pas habillée à son goût, et de jouer avec elle comme si c'était une poupée.

Elle n'eut pas plus tôt fait part de son intention à madame Duplessis que, celle-ci, toute heureuse de voir sa fille s'intéresser enfin à quelque chose, lui permit cette fantaisie.

Jeanne commença par jeter un coup d'œil sur les pieds de Clémence, puis elle alla prendre dans son armoire une paire de bottines d'un jaune clair, qu'elle pria sa petite compagne de mettre à la place de ses gros souliers de cuir.

Clémence, qui commençait à se familiariser avec sa nouvelle position, changea immédiatement de chaussure.

— Oh ! mademoiselle, qu'elles sont belles, on dirait qu'on a des pieds en beurre frais.

— Maintenant, il s'agit de remplacer votre robe.

Jeanne remplaça ensuite la robe de toile

par un petit costume de popeline bleue.

Tout cela n'était guère assorti aux bottines, mais Clémence n'y regardait pas de si près.

Jeanne choisit ensuite, dans son magasin de fleurs artificielles (une réserve qui lui servait à habiller ses poupées les jours de fête), une traînée de fleurs, dont elle fit une couronne qu'elle posa sur la tête de Clémence, où elle la fixa tant bien que mal avec des épingles à cheveux.

— Il faut maintenant mettre une paire de gants.

— Comment faire ? demanda la petite paysanne très-embarrassée cette fois.

Jeanne lui donna les instructions nécessaires, et les gants furent mis comme le reste. Ils s'étaient bien un peu déchirés par-ci par-là, pendant l'opération, mais ils occupaient leur place, c'était l'important.

— C'est drôle tout de même de voir ses mains habillées comme ça, dit Clémence, qui s'amusait à faire jouer ses doigts.

— Ce n'est pas tout, poursuivit Jeanne, il faut que je vous donne encore quelque chose.

Et elle alla chercher un éventail qu'elle lui plaça tout ouvert dans la main droite.

— Qu'est-ce que c'est que ce petit machin-là ? demanda Clémence très-intriguée.

— C'est pour s'éventer quand on a trop chaud.

— Moi, quand j'ai trop chaud, je m'esuie avec mon tablier, j'ai pas besoin de tant d'affaires, répliqua Clémence.

Madame Duplessis surveillait, d'une pièce voisine, les deux enfants.

Elle entra dans le salon, pour jouir du plaisir des fillettes.

— Eh bien ! Jeanne, dit-elle, es-tu satisfaite d'avoir habillé ton amie en grande dame ?

— Ah ! oui, maman, cela m'amuse beaucoup.

— Il faut alors lui faire promener sa belle toilette dans le jardin ; c'est le moyen d'en jouir complètement.

— Oui ! c'est cela ! s'écria joyeusement Jeanne.

— Et, si je mets de la poussière à mes beaux habits ? fit observer la petite paysanne.

— On les secouera... va... ma fillette.

— Et, si les mouches viennent manger les belles fleurs que j'ai sur la tête ?

— Tu les chasseras avec ton éventail, et Jeanne t'y aidera de bon cœur, dit madame Duplessis en riant.

— Et nous frapperons très-fort, ajouta Jeanne en poussant Clémence hors du salon. Un instant, reprit-elle aussitôt, nous allons emmener nos poupées pour avoir l'air de promener nos filles, ce qui nous donnera l'aspect de personnes raisonnables. Tenez, voilà Charlotte, moi, je prends Clorinde (c'étaient les noms des deux poupées).

La promenade commença. Clémence, dont la grande préoccupation était de ne pas salir ses bottines, avait fini par mettre Charlotte sous son bras, comme un paquet.

Quant à Jeanne, elle gambadait, en faisant sauter Clorinde, sans le moindre souci des étourdissements qu'elle pouvait lui occasionner.

Elles se promenaient ainsi, quand elles aperçurent tout à coup un petit garçon qui s'était à demi-caché derrière un arbuste, sans doute pour voir à son aise de si belles dames.

— Pierre ! s'écria tout à coup Clémence.

Pierre était l'aîné des frères de la petite fille ; il était bien âgé de dix ans, assez laid, et de plus, fort mal peigné.

Venu pour s'acquitter d'une commission auprès de son oncle, il ne put, en s'en retournant, résister au désir d'examiner les

deux petites filles qu'il apercevait de loin. Il va sans dire qu'il n'avait eu garde de reconnaître sa sœur.

— Que fais-tu là ? lui avait-elle demandé aussitôt en le saisissant par le bras.

Pierre était resté bouche bée.

Il reconnaissait bien la voix et un peu le visage, mais cela ne suffisait pas pour le rassurer.

— Dis, qu'est-ce que tu fais là ? répéta Clémence en le secouant un peu.

— Pardine !... je te regarde... et aussi la demoiselle.

— Voyons, il faut jouer avec nous, reprit Jeanne pour l'encourager.

Et, comme il ne répondait pas davantage, sa sœur le prit par la main pour l'attirer dans l'avenue où elle se trouvait.

— Viens donc, nous jouerons à la voiture et le cocher, toi, tu feras le cheval.

— Non, je ferai l'âne, j'aime mieux ça ; c'est plus gentil, ça a les oreilles bien plus longues... et puis de tout petits pieds, et ça parle plus fort que le cheval... Ensuite, c'est une bête qu'est plus libre et qui s'arrête quand ça lui convient.

— Eh bien ! vous ferez l'âne, dit Jeanne.

— Vous verrez que je l'imité très-bien, surtout quand il parle.

— Nous le verrons, dit Jeanne.

Devenues gênantes, Clorinde et Charlotte furent déposées sur une touffe d'herbe.

On ne fut pas longtemps à trouver une corde qui simula les guides, et Pierre fut immédiatement attelé. Pour que l'illusion fût plus complète, il prit même la corde entre ses dents. Chacune des deux fillettes la prit à son extrémité.

— Hue ! Pierre... cria Clémence.

Mais Pierre ne l'entendait pas ainsi, et il se retourna brusquement en disant :

— Il ne faut pas dire : Hue ! Pierre... Il faut dire : Hue ! bourriquet ! comme dit

papa... seulement, il ne faut pas me battre trop fort.

Pierre était un artiste, et quand il faisait l'âne, il le faisait tout à fait, comme on va le voir.

— Hue ! bourriquet ! cria Clémence.

Pierre partit en trotinant comme un âne au naturel.

Clémence et Jeanne l'imitèrent aussitôt sans cesser de crier : Hue ! bourriquet !

Pierre prit alors le galop.

— Hue ! continuèrent de crier Clémence et Jeanne, qui répétaient tous ses mouvements.

Pierre, qui trouva sans doute qu'on le surmenait, s'arrêta court, releva la tête, et se mit à braire lamentablement.

— Veux-tu finir ! lui cria inutilement Clémence.

Mais Pierre se complaisait trop dans sa musique pour la cesser si vite. Les deux fillettes prirent le parti de se boucher les oreilles.

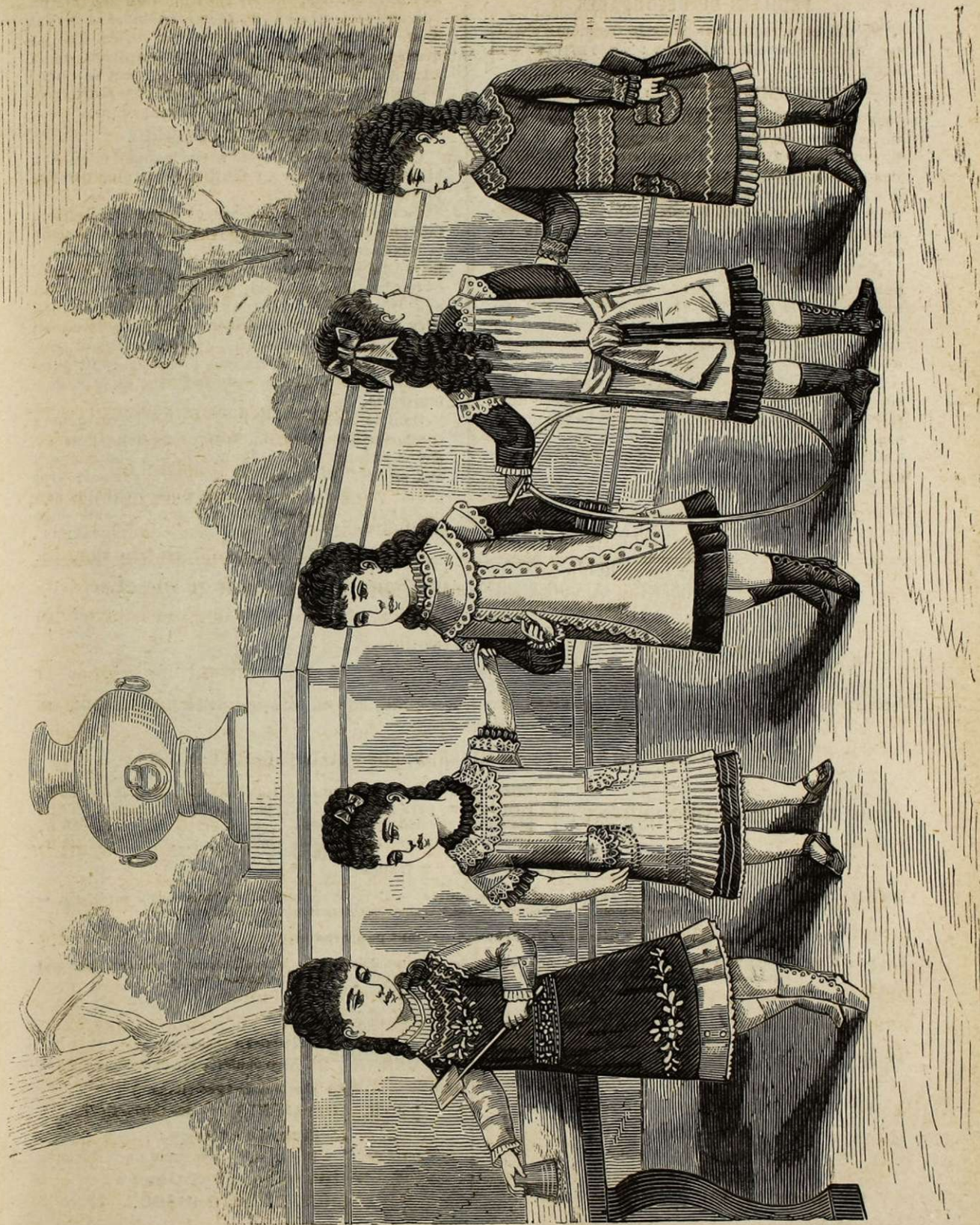
Clémence, ne pouvant lui fermer la bouche, se décida à lui allonger quelques coups de baguette en répétant : Hue ! hue donc, bourriquet !

Par malheur, Pierre avait étudié son âne à fond, et il se roula brusquement sur le dos, gesticulant des jambes, gesticulant des bras, sans pour cela cesser de braire. Les coups de baguette ne faisaient qu'augmenter son entrain ; ils avaient même fini par lui développer sa voix, qui devenait de plus en plus retentissante.

L'imitation était si complète que madame Duplessis accourait pour chasser le baudet qui se permettait de pareilles incartades dans sa propriété. De son côté, le jardinier arrivait en toute hâte dans la même intention.

GEORGES FATH.

(La suite au prochain numéro.)



FEUILLES DE DÉCOUPAGES

Scènes et personnages pour le troisième chapitre de la nouvelle intitulée : LE PETIT PANIER ROSE.

PLANCHE IMPRIMÉE EN BLEU

N^{os} 1 et 2. Modèle d'un pardessus-visite pour un costume de dame de la poupée n^o 4. Il a la forme d'un mantelet et d'un paletot, parce qu'il a des petites emmanchures pour passer les bras. Le dos a une couture cambrée à la taille et se garnit de rubans terminés en bouclettes; mêmes rubans devant et sur les bouts de manches. Autour du vêtement on met une très-petite frange ou un plissé.

N^{os} 3 et 4. Col et manchette pour cette même poupée; on fait cette parure en toile fine ou en nansouck et la garniture se compose, soit d'une guipure, d'une petite broderie, ou d'un plissé en mousseline. La manchette se pose sur la manche de la robe.

N^o 5. Bonnet du matin pour la poupée n^o 4. Il se compose d'un fond en mousseline coulissé derrière et froncé devant sur une petite bande qui se recouvre d'une ruche en mousseline ou dentelle. Coulisser en ruban derrière et nœud sur le sommet de la tête au bord du ruché.

N^{os} 6 à 8. Tablier de fillette pour la poupée n^o 4. Il se fait en nansouck. Le devant est garni de petits plis plats maintenus jusqu'à la ceinture et

s'évasant du bas. Le dos est froncé du haut sur un poignet ou petite bande, et garni comme le devant d'une broderie. La ceinture est ourlée sur les bords; on marque un pli en travers avant de la fixer sur le devant, et derrière elle vient se nouer librement en resserrant le tablier. Une petite broderie est froncée autour de l'emmanchure.

CACHE-POT MAURESQUE

On exécute ce cache-pot avec les douze morceaux bleus contenus sur la feuille de papier Bristol jointe à ce numéro.

Ce qui lui donne un aspect oriental, c'est de faire les surjets qui réunissent les pièces avec de la laine de plusieurs couleurs, c'est-à-dire un surjet en laine jaune, et le gland pareil; un autre rouge, un bleu, un vert, un blanc, etc.; enfin, on peut user à ce travail tout les bouts de laine inutilisés, mais il faut toujours que le gland soit assorti au surjet, et il est essentiel que ce surjet soit très-large et très-gros, en un mot bien apparent, puisqu'il sert d'ornement: on le fait avec de la laine à tapisserie.

Dans le même genre que ce modèle on pourra composer beaucoup d'autres cache-pots plus ou moins grands selon la dimension que l'on donnera aux pièces. On en fait de très-jolis avec du gros papier *gris bleu*, sans autre ornement que des surjets et des glands en laine rouge; puis enfin bien d'autres combinaisons que vous saurez imaginer.

LA TOILETTE DES ENFANTS, LE CONSEILLER DES ENFANTS ET LE JOURNAL DE LA POUPÉE

RÉUNIS AU

JOURNAL DES ENFANTS

Paraissant le 1^{er} de chaque mois, avec Gravures coloriées, Patrons, Jeux variés, Surprises, Découpages, Récits, Contes, Légendes, etc.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE RÉDACTION, 9, RUE VILLEDU-RICHELIEU, PARIS

TARIF DES PRIX D'ABONNEMENT :	Paris, Départements, Algérie	12 fr.
	Pour tous les pays d'Europe et l'Egypte	16 fr.
	Etats-Unis et colonies françaises	20 fr.
	Amérique, colonies et pays d'outre-mer	24 fr.

Un numéro seul : 2 francs.

Les Abonnements se payent d'avance et se font pour l'année entière. — Envoyer un mandat sur la poste ou sur Paris. — On peut s'abonner également par l'entremise des libraires des départements et de l'étranger.

Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

Les personnes qui desiront obtenir des patrons en dehors de ceux publiés par le journal, devront accompagner leur demande de un franc cinquante centimes, en un mandat de poste, pour chaque modèle.

CORRESPONDANTS

London :

ASHER and Co, 13, Bedford St., Covent's Garden, W. C.

Lyon :

M^{me} PHILIPPE BAUDIER, 29, rue Gasparin.

Marseille :

M. BONNAUD, 17, rue des Beaux-Arts.

Madrid :

BAILLY-BAILLIÈRE, 16, plaza de Topete.

Valencia (ESPAGNE) :

S^{rs} JANINI y Ca, Negociantes, calle de Zaragoza, 7 y 9.

Rio de Janeiro (BRÉSIL) :

J.-B. LOMBAERTS, rua dos Ourives, 17.

Buenos-Ayres :

Libreria de C. - M. JOLY, 135, calle de la Victoria.

Valparaiso et Santiago :

ORESTES L. TORNERO.